Le programme de l'Internationale Communiste

De nombreux réformistes et centristes (c'est-à-dire ceux qui hésitent entre le réformisme et la révolution), se tournant à gauche, esssaient maintenant de graviter vers l'Internationale Communiste : certains d'entre eux, surtout ouvriers, espèrent sincèrement trouver dans le programme de Moscou le reflet de la Révolution d'Octobre; d'autres, surtout fonctionnaires, s'efforcent simplement de lier amitié avec la puissante bureaucratie soviétique. Laissons les carriéristes à eux-mêmes. Mais aux socialistes, qui espèrent sincèrement trouver dans l'Internationale Communiste une direction révolutionnaire, nous disons : vous vous trompez cruellement ! Vous ne connaissez pas bien l'histoire de l'Internationale Communiste, qui dans les dix dernières années fut l'histoire des erreurs, des catastrophes, des capitulations et de la dégénérescence bureaucratique.

Le programme actuel de l'Internationale Communiste fut adopté au VI[e] Congrès, en 1928, après l'écrasement de la direction léniniste Entre le programme actuel et celui avec lequel le bolchévisme remporta la victoire de 1917, il y a un abime. Le programme du bolchévisme partait du point de vue que le sort de la Révolution d'Octobre est inséparable du sort de la révolution internationale. Le programme de 1928, malgré toutes ses phrases « internationalistes », part de la perspective de la *construction indépendante du socialisme en U.R.S.S.* Le programme de Lénine disait : « Sans révolution en Occident et en Orient, nous sommes vaincus. » Ce programme, *par son essence même*, excluait la possibilité de sacrifier les intérêts du mouvement ouvrier mondial aux intérêt de l'U.R.S.S. Le programme de l'Internationale Communiste signifie en pratique : aux intérêts de l'U.R.S.S. (en fait, aux intérêts des combinaisons diplomatiques de la bureaucratie soviétique) on peut et on doit sacrifier les intérêts de la révolution prolétarienne en France. Le programme de Lénine enseignait : le bureaucratisme soviétique est le pire ennemi du socialisme; reflétant la pression des forces et des tendances bourgeoises sur le prolétariat, le bureaucratisme peut conduire à la renaissance de la bourgeoisie; le succès de la lutte contre le fléau du bureaucratisme ne peut être assuré que par la victoire du prolétariat européen et mondial. Contrairement à cela le programme actuel de Internationale Communiste dit : le socialisme peut être construit indépendamment des succès et des défaites du prolétariat mondial, sous la direction de la bureaucratie soviétique infaillible et toute-puissante; tout ce qui est dirigé contre son infaillibilité est contre-révolutionnaire et mérite d'être exterminé.

Dans le programme actuel de l'Internationale Communiste, il y a, bien entendu, beaucoup d'expressions, de formules, de phrases empruntées au programme de Lénine (la bureaucratie conservatrice de Thermidor et du Consulat utilisa aussi en France la terminologie des Jacobins); mais au fond ces deux programme s'excluent l'un l'autre. Pratiquement, en effet, la bureaucratie staliniste a remplacé depuis longtemps le programme de la révolution prolétarienne internationale par un programme de réformes soviétiques nationales. Désagrégeant et affaiblissant le prolétariat mondial par sa politique, qui représente une mixture d'opportunisme et d'aventurisme, l'Internationale Communiste mine par cela même les intérêts fondamentaux de l'U.R.S.S. Nous sommes pour l'U.R.S.S. mais contre la bureaucratie usurpatrice et son instrument aveugle, l'Internationale Communiste.

L'unité organique

Admettons que le Parti Communiste maintenant même croisse. Non pas grâce à sa politique, mais malgré sa politique. Les événements poussent les ouvriers à gauche, et le Parti communiste, malgré son tournant opportuniste, reste pour les masses l' « extrême-gauche ». La croissance numérique du Parti communiste ne renferme pourtant pas en soi la moindre garantie pour l'avenir : le Parti communiste allemand, comme nous l'avons dit, grossit jusqu'au moment même de la capitulation, et beaucoup plus rapidement.

En tout cas, le fait de l'existence de deux partis ouvriers, qui rend absolument nécessaire, en face du danger commun, une politique de front unique, suffit à expliquer en même temps les aspirations des ouvriers à l'unité organique. S'il y avait en France un parti révolutionnaire conséquent, nous serions les adversaires résolus de la fusion avec le parti opportuniste. Dans les conditions de l'exarcerbation de la crise sociale le parti révolutionnaire, en lutte contre le réformisme, rassemblerait infailliblement sous son drapeau la majorité écrasante des ouvriers. Le problème historique n'est pas d'unir mécaniquement toutes les organisations, qui subsistent des différentes étapes de la lutte des classes, mais de rassembler le prolétariat dans la lutte et pour la lutte. Ce sont deux problèmes absolument différents, parfois même contradictoires.

Mais c'est un fait qu'en France il n'y a pas de parti révolutionnaire. La légèreté avec laquelle le Parti Communiste — sans la moindre discussion — est passé de la théorie et de la pratique du « social-fascisme » au bloc avec les radicaux et au refus des tâches révolutionnaires au nom des « revendications immédiates », témoigne que l'appareil du parti est complètement rongé par le cynisme et la base désorientée et déshabituée de penser. C'est un *parti malade.*

Nous avons critiqué assez ouvertement la position de la S.F.I.O. pour répéter ici ce que nous avons déjà dit plus d'une fois. Mais il est incontestable malgré tout que l'aile gauche, révolutionnaire, de la S.F.I.O. devient peu à peu le laboratoire où se forment les mots d'ordre et les méthodes de la lutte prolétarienne. Si cette aile se fortifie et se trempe, elle pourra devenir le facteur décisif pour agir sur les ouvriers communistes. C'est dans cette seule voie que le salut est possible. Au contraire, la situation se trouverait définitivement perdue, si l'aile révolutionnaire du Parti Socialiste tombait dans le système d'engrenages, qui a pour nom appareil de l'Internationale Communiste et qui sert à hâcher les colonnes vertébrales et les caractères, à faire perdre l'habitude de penser et à apprendre à obéir aveuglément; ce système est franchement funeste pour former des révolutionnaires.

— Seriez-vous contre l'unité organique ? nous demanderont, non sans indignation, quelques camarades.

Non, nous ne sommes pas contre l'unité. Mais nous sommes contre le fétichisme, la superstition et l'aveuglement. L'unité en soi ne résoud encore rien. La social-démocratie autrichienne rassembla presque tout le prolétariat, mais seulement pour le mener à la perte. Le Parti Ouvrier Belge a le droit de se dire le seul parti du prolétariat, mais cela ne l'empêche pas d'aller de capitulation en capitulation. Seuls des gens d'une naïveté sans espoir peuvent espérer que le Labour Party, qui domine complètement dans le prolétariat britannique, est capable d'assurer la victoire de celui-ci. Ce qui décide, ce n'est pas l'unité en soi, mais son contenu politique réel.

Si la S.F.I.O. s'unissait aujourd'hui même au Part. Communiste, cela n'assurerait pas encore plus la victoire que le Front Unique ne l'assure : seule une just. politique révolutionnaire peut donner la victoire. Mais nous sommes prêts à reconnaitre que l'unification faciliterait, dans les conditions présentes, le regroupement et le rassemblement des éléments véritablement révolutionnaires, dispersés dans les deux partis. C'est dans ce sens — et dans ce sens seulement — que l'unification pourrait être un pas en avant.

Mais l'unification — disons-le ici même — serait un pas en arrière, pis encore, un pas vers l'abime, si la lutte contre l'opportunisme dans le parti unifié se dirigeait suivant le lit de l'Internationale Communiste. L'appareil staliniste est capable d'exploiter une révolution victorieuse, mais il est organiquement incapable d'assurer la victoire d'une nouvelle révolution. Il est conservateur jusqu'à la moelle. Répétons-le encore une fois : *la bureaucratie sociétique a autant à voir avec l'ancien parti bolchévik que la bureaucratie du Directoire et du Consulat avec le jacobinisme.*

L'unification des deux partis ne nous conduirait en avant que si elle était affranchie d'illusions, d'aveuglement et de pure tromperie. Pour ne pas tomber victime de la maladie de l'Internationale Communiste, il faut aux socialistes de gauche une sérieuse inoculation de léninisme. C'est précisément pourquoi, entre autres, nous suivons avec un esprit si attentif et si critique l'évolution des groupements de gauche. D'aucuns se sentent offensés par nous. Mais nous pensons que dans le domaine révolutionnaire les règles de responsabilité sont incomparablement plus importantes que les règles de courtoisie. La critique dirigée contre nous, nous l'apprécions aussi d'un point de vue révolutionnaire et non sentimental.

Dictature du Prolétariat

Zyromski a essayé, dans une série d'articles, d'indiquer les principes fondamentaux du futur parti unifié. C'est une chose beaucoup plus sérieuse que de répéter des phrases générales sur l'unité, à la manière de Lebas. Par malheur, Zyromski fait dans ses articles un pas du centrisme réformiste non vers le léninisme, mais vers le centrisme bureaucratique (stalinisme). Cela apparaît de la façon la plus claire, comme nous allons le montrer, dans la question de la dictature du prolétariat.

Zyromski, pour quelque raison, répète avec une insistance particulière dans une série d'articles l'idée — en invoquant d'ailleurs Staline comme source première ! — que « la dictature du prolétariat ne peut jamais être considérée comme un but ». Comme s'il existait quelque part au monde des théoriciens insensés qui pensent que la dictature du prolétariat est un « but en soi » ! Mais dans ces étranges répétitions, il y a une idée : Zyromski s'excuse pour ainsi dire par avance devant les droitiers de vouloir la dictature. Par malheur, il est difficile d'établir la dictature, si on commence par s'excuser.

Bien pire, pourtant, est l'idée suivante : « Cette dictature du prolétariat... doit se desserrer et se transformer progressivement en démocratie prolétarienne au fur et à mesure que se développe l'édification socialiste ». Dans ces quelques lignes il y a deux profondes erreurs principielles. La dictature du prolétariat *est opposée* à la démocratie prolétarienne. Pourtant, la dictature du prolétariat par son essence même peut et doit être l'épanouissement suprême de la démocratie prolétarienne. Pour accomplir une grandiose révolution sociale, il faut au prolétariat la manifestation suprême de toutes ses forces et de toutes ses capacités : Il s'organise démocratiquement précisément pour venir à bout de ses ennemis. La dictature doit, selon Lénine, « apprendre à chaque cuisinière à diriger l'Etat ». Le glaive de la dictature est dirigés contre les ennemis de classe; la *base de la dictature est constituée par la démocratie prolétarienne.*

Chez Zyromski la démocratie prolétarienne vient remplacer la dictature « au fur et à mesure que se développe l'édification socialiste ». C'est une perspective absolument fausse. Au fur et à mesure que la société bourgeoise se transforme en société socialiste, la démocratie prolétarienne dépérit avec la dictature, car l'Etat lui-même dépérit. Dans la société socialiste il n'y aura pas de place pour la « démocratie prolétarienne », premièrement, par l'absence de prolétariat; secondement, par l'absence de la nécessité de violence étatique. C'est pourquoi le développement de la société socialiste doit signifier non pas la transformation de la dictature en démocratie, mais leur dissolution commune dans l'organisation économique et culturelle de la société socialiste.

Adaptation à la bureaucratie staliniste

Nous ne nous serions pas arrêtés à cette erreur, si elle avait eu un caractère purement théorique. En fait se cache derrière elle tout un dessein politique. La théorie de la dictature du prolétariat, que, selon son propre aveu, il a empruntée à Dan, Zyromski tente de l'adapter au régime actuel de la bureaucratie soviétique. Il ferme d'ailleurs consciemment les yeux sur cette question-ci : pourquoi, malgré les énormes succès économique de l'U.R.S.S., la dictature prolétarienne évolue-t-elle non pas vers la démocratie, mais vers un bureaucratisme monstrueux, qui prend définitivement le caractère d'un régime personnel ? Pourquoi, « au fur et à mesure que se développe l'édification socialiste », étouffe-t-on le parti, étouffe-t-on les soviets, étouffe-t-on les syndicats? Il est impossible de répondre à cette question sans une critique décisive du stalinisme. Mais c'est précisément ce que Zyromski veut éviter à tout prix.

Cependant, le fait qu'une bureaucratie indépendante et incontrôlée ait usurpé la défense des conquêtes sociales de la révolution prolétarienne, témoigne que nous avons devant nous une dictature malade, en dégénérescence, qui, si on la laisse à elle-même, aboutira non pas à la « démocratie prolétarienne », mais à l'effondrement complet du régime soviétique.

Seule la révolution en Occident peut sauver de la perte la Révolution d'Octobre. La théorie du « socialisme en un seul pays » est fausse dans toutes ses bases. Le programme de l'Internationale Communiste ne vaut pas plus qu'elle. Adopter ce programme, ce serait lancer le train de la révolution internationale dans le remblai. La première condition de succès pour le prolétariat français est l'indépendance complète de son avant-garde à l'égard de la bureaucratie soviétique. nationale et conservatrice. Bien entendu, le Parti Communiste a le droit de proposer de prendre comme base de l'unification le programme de l'Internationale Communiste : il ne peut rien offrir d'autre. Mais les marxistes révolutionnaires qui sont conscients de leurs responsabilités pour le sort du prolétariat, doivent soumettre le programme de Boukharine-Staline a une critique impitoyable. L'unité est une chose magnifique, mais pas sur une base pourrie. La tâche progressive consiste à rassembler les ouvriers socialistes et communistes sur la base du programme international de Marx et de Lénine. Les intérêts du prolétariat mondial comme les intérêts de l'U.R.S.S. (ils ne sont pas différents) exigent la même lutte contre le réformisme que contre le stalinisme.

La Quatrième Internationale

Les deux Internationales, non seulement la Seconde, mais aussi la Trosième, sont atteintes jusqu'à la moelle. Il y a des preuves historiques, qui ne trompent pas. Les grands événements (Chine, Angleterre, Allemagne, Autriche, Espagne) ont rendu leur verdict. A ce verdict, confirmé en Sarre, aucun appel n'est plus possible. La préparation d'une nouvelle Internationale, s'appuyant sur l'expérence tragique des dix dernières années, est mise à l'ordre du jour. Cette tâche grandiose est étroitement liée, bien entendu, à toute la marche de la lutte de classes du prolétariat, avant tout, à la lutte contre le fascisme en France. Pour vaincre l'ennemi, l'avant-garde du prolétariat doit s'assimiler les méthodes marxistes révolutionnaires, incompatibles et avec l'opportunisme et avec le stalinisme. Réussirons-nous à remplir cette tâche? Engels écrivit jadis : « Les Français s'améliorent toujours à l'approche des combats. » Espérons que nous justifierons pleinement cette fois-ci l'appréciation de notre grand maître. Mais la victoire du prolétariat français n'est concevable que si du feu de la lutte il fait sortir un parti véritablement révolutionnaire, qui deviendra la pierre angulaire de la nouvelle Internationale. Telle serait la voie la plus courte, la plus avantageuse, la plus favorable pour la révolution internationale.

Ce serait une stupidité d'affirmer qu'elle est assurée. Si la victoire est possible, la défaite, non plus, malheureusement, n'est pas exclue. *La politique actuelle du Front unique comme des deux organisations syndicales ne facilite pas, mais entrave la victoire.* Il est absolument évident qu'en cas d'écrasement du prolétariat français ses deux partis disparaîtraient définitivement de la scène. La nécessité d'une nouvelle Internationale, sur de nouvelles bases, deviendrait alors évidente pour tout ouvrier. Mais il est absolument évident par avance que l'édification de la Quatrième Internationale, en cas de triomphe du fascisme en France rencontrerait mille obstacles, irait avec une extrême lenteur et le centre de tout le travail révolutionnaire se trouverait, selon toute vraisemblance, transporté en Amérique.

Ainsi, les deux variantes historiques — la victoire et la défaite du prolétariat français — conduisent également, quoique à des rythmes différents, sur la voie de la Quatrième Internationale. C'est précisément cette tendance historique qu'expriment les bolchéviks-léninistes. L'aventurisme sous toutes ses formes nous est étranger. Il s'agit non pas de « proclamer » d'une façon artificielle la Quatrième Internationale, mais de la préparer systématiquement. Il faut par l'expérience des événements montrer et démontrer aux ouvriers avancés que les programmes et les méthodes de deux Internationales se trouvent en contradiction insurmontable avec les exigences de la révolution prolétarienne et que ces contradictions ne s'amoindrissent pas, mais au contraire croissent sans cesse. De cette analyse découle la seule ligne générale possible : il faut préparer théoriquement et pratiquement la Quatrième Internationale.

Jacques Doriot ou le couteau sans lame

En février s'est tenu une conférence internationale de plusieurs organisations n'appartenant ni à la Seconde ni à la Troisième Internationale (deux partis hollandais, le S.A.P. allemand, l'I.L.P. britannique, etc.). Sauf les Hollandais, qui sont sur la position du marxisme révolutionnaire, tous les autres participants représentent différentes variétés, en majorité très conservatrices, de centrisme. J. Doriot, qui participa à cette conférence, écrit dans son compte rendu : « Au moment où la crise du capitalisme apporte la vérification éclatante des thèses du marxisme... les partis créés à cet effet, soit par la Seconde, soit par la Troisième Internationale, *ont tous failli à leur mission.* » Nous ne nous arrêterons pas sur le fait que Doriot lui-même au cours d'une lutte de dix ans contre l'Opposition de gauche aida à décomposer l'Internationale Communiste. Nous ne rappellerons pas, en particulier, le triste rôle de Doriot à l'égard de la Révolution chinoise. Prenons simplement acte qu'en février 1935, Doriot a compris et reconnu la faillite de la Seconde et de la Troisième Internationales. Conclut-il de là à la nécessité de la préparation de la Nouvelle Internationale? Faire une telle supposition, ce serait bien mal connaitre ce que c'est que le centrisme. Sur l'idée de la Nouvelle Internationale, Doriot écrit : « Cette idée du trotskisme a été formellement condamnée par la Conférence. » Doriot se laisse entraîner, quand il parle de « condamnation formelle », mais il est vrai que la Conférence, contre les deux délégués hollandais, *repoussa* l'idée de la Quatrième Internationale. Quel est en ce cas le programme réel de la Conférence ? Il est de n'avoir aucun programme. Dans leur travail quotidien les participants de la Conférence se tiennent à l'écart des tâches internationales de la révolution prolétarienne, et y pensent bien peu. Mais tous les ans et demi, ils tiennent congrès pour soulager leur cœur et déclarer : « La Seconde et la Troisième Internationales ont fait faillite. » Après avoir hoché tristement la tête, ils se séparent. Il faudrait plutôt appeler cette « organisation » : Bureau pour la célébration d'un service funèbre annuel pour la Seconde et la Troisième Internationales.

Ces vénérables personnes se figurent être des « réalistes », des « tacticiens », voire des « marxistes ». Elle ne font que répandre des aphorismes : « Il ne faut pas anticiper ». « Les masses n'ont pas encore compris », etc. Mais pourquoi anticipez-vous donc vous-mêmes, en constatant la banqueroute des deux Internationales : les « masses » ne l'ont pas encore compris? Et les masses qui l'ont compris — sans votre aide — elles... votent pour Hitler (Sarre). Vous subordonnez la préparation de la Quatrième Internationale à un « processus historique ». Mais n'êtes-vous pas vous-mêmes une partie de ce processus ? Les marxistes se sont toujours efforcés d'être à la tête du processus historique. Quelle partie exacte représentez-vous ?

« Les masses n'ont pas encore compris. » Mais les masses ne sont pas homogèses. Les idées nouvelles sont assimilées d'abord par les éléments avancés et, par leur intermédiaire, pénètrent dans les masses. Si vous-mêmes, sages altiers, avez compris la nécessité et l'inéluctabilité de la Quatrième Internationale, comment pouvez-vous donc cacher cette conclusion aux masses? Pis encore : après avoir reconnu la faillite des Internationales existantes. Doriot « condamne » (!!!) l'idée de la Nouvelle Internationale. Quelle perspective pratique donne-t-il donc à l'avant-garde révolutionnaire ? Aucune ! Mais cela signifie semer la confusion, le trouble et la démoralisation.

Telle est la nature du centrisme. Il faut comprendre cette nature jusqu'au bout. Sous la pression des circonstances tel centriste peut aller très loin dans l'analyse, les appréciations, la critique : dans ce domaine, les chefs du S.A.P., qui dirigèrent la conférence dont nous venons de parler, répètent fort scrupuleusement beaucoup de ce que les bolchéviks-léninistes ont dit il y a deux, trois ou dix ans. Mais le centriste s'arrête toujours craintivement devant les conclusions révolutionnaires. Célébrer en famille une service funèbre pour l'Internationale Communiste? Pourquoi pas ! Mais se mettre à la préparation de Nouvelle Internationale ? Non, plutôt... « condamner » le trotskisme.

Doriot n'a aucune position. Et il n'en veut pas. Après la rupture avec la bureaucratie de l'Internationale Communiste, il aurait pu jouer un rôle progressif et sérieux. Mais jusqu'à maintenant il ne s'en est même pas rapproché. Il se dérobe aux tâches révolutionnaires. Il s'est choisi pour maître les chefs du S. A. P. Veut-il s'inscrire définitivement dans la corporation des centristes? Qu'il sache : un centriste, c'est un couteau sans lame !

VII

Conclusion

Le rapport des forces

« Attendre », « faire durer », « gagner du temps », tels sont les mots d'ordre des réformistes, des pacifistes, des syndicalistes, des stalinistes. Cette politique se nourrit de l'idée que *le temps travaille pour nous.* Est-ce vrai? C'est radicalement faux! Si dans une situation pré-révolutionnaire, nous ne menons pas une politique révolutionnaire, alors le temps travaille *contre nous.*

Malgré les hymnes creux en l'honneur du *Front Unique,* le rapport des forces s'est modifié dans la dernière année au détriment du prolétariat. Pourquoi? Marceau Pivert a donné une juste réponse à cette question dans son article « *Tout se tient* » (*Populaire* du 18 mars 1935). Dirigées derrière les coulisses par le capital financier, toutes les forces et tous les détachements de la réaction mènent une politique incessante d'offensive, envahissent de nouvelles positions, les renforcent et vont de l'avant (industrie, agriculture, enseignements, presse, justice, armée). Du côté du prolétariat il n'y a que des phrases sur l'offensive; en fait il n'y a même pas de défensive. Les positions ne sont pas renforcées, mais se rendent sans combat ou se préparent à se rendre.

Le rapport politique des forces est déterminé non pas seulement par des données objectives (rôle dans la production, nombre, etc), mais subjectifs : *la conscience de sa force* est le plus important élément de *force réelle.* Tandis que le fascisme élève de jour en jour la confiance des petits-bourgeois déclassés en eux-mêmes, les groupes dirigeants du Front Unique affaiblissent la volonté du prolétariat. Les pacifistes, disciples de Boudha et de Gandhi, et non de Marx et de Lénine, s'exercent à prêcher contre la violence, contre l'armement, contre la lutte physique. Les staliniste prêchent au fond la même chose, en invoquant seulement la « situation non-révolutionnaire ». Entre les fascistes et les pacifistes de toute nuance s'établit une division du travail : les uns renforcent le camp de la réaction, les autres affaiblissement le camp de la révolution. Telle est la vérité non camouflée !

Est-ce que cela signifie que la situation est désespérée ?... Oh ! non...

Deux facteurs importants agissent contre les réformistes et contre les stalinistes. Premièrement : les exemples frais d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne sont devant les yeux de tous; les masses ouvrières sont alarmées, les réformistes et les stalinistes sont décontenancés. Secondement : les marxistes ont réussi à poser à temps devant l'avant-garde prolétarienne les problèmes de la révolution.

Nous, bolchéviks-léninistes, nous sommes loin de vouloir exagérer notre nombre. Mais la force de nos mots d'ordre vient de ce qu'ils reflètent la logique du développement de la situation pré-révolutionnaire actuelle. Les événements à chaque étape confirment notre analyse et notre critique. L'aile gauche du Parti Socialiste croît. Dans le Parti Communiste la critique est comme auparavant étouffée. Mais la croissance de l'aile révolutionnaire dans la S.F.I.O. ouvrira inévitablement une brèche dans la discipline bureaucratique meurtrière des stalinistes : les révolutionnaires des deux partis se tendront l'un à l'autre la main pour travailler en commun.

Notre règle reste comme toujours : *exprimer ce qui est.* C'est le plus grand service qu'on peut rendre actuellement à la cause de la révolution. Les forces du prolétariat ne sont pas dépensées. La petite bourgeoisie n'a pas encore fait son choix. On a perdu beaucoup de temps, mais les derniers délais ne sont pas encore épuisés.

La victoire est possible ! Plus encore : *la victoire est assurée* — autant que la victoire puisse être assurée par avance, — à une seule et unique condition : *il faut vouloir la victoire, il faut aspirer à la victoire, il faut renverser les obstacles, il faut culbuter l'ennemi et lui mettre le genou sur la poitrine.*

Camarades, amis, frères et sœurs ! Les bolchéviks léninistes vous appellent à la lutte et à la victoire !

Le Gérant: P. FRANK.

De Coster Fils, 12, r. Notre-Dame-de-Nazareth, Paris-8[e]